

I

Quelques fines gouttes d'eau commençaient à marbrer le pavé devant ses pieds, mais Samir n'y prêtait aucune attention. Toute sa concentration était requise pour ne pas mordre les rayures claires séparant les bordures du trottoir sur lequel il sautillait depuis de longues minutes. Pour braver l'ennui mortel qui l'accompagnait le long du chemin de l'école, il n'y avait rien de tel que ces petits jeux idiots, ces petits défis contre l'environnement désespérément immuable de la cité.

Son épreuve allait devoir cesser car il apercevait déjà le croisement, la langue de bitume qui sectionnait son trottoir. Plus que quelques mètres et il aurait une fois encore atteint l'Olympe de ses paris imaginaires, vaincu les dominos de pierre et la lassitude du trajet.

Au carrefour, il s'arrêta pour laisser passer une voiture. La pluie devenait plus soutenue, sans doute depuis un moment déjà, à en juger par les perles humides ornant les lanières de son sac. Il remonta sa capuche, courba ses épaules et s'élança sur les derniers arpents qui le séparaient de son immeuble. Il fallait encore passer devant le bâtiment B, avec ses façades refaites mais déjà souillées à la base par les urines animales et les coulées de crasse émanant de l'appartement du deuxième, là où le vélo accroché au balcon témoignait de l'activité bricoleuse du locataire. Puis, avant le D, il y aurait le petit créneau de jour donnant sur la bute où jouaient, parfois, les enfants, une bosse de verdure dans l'univers cendré de la cité HLM, une rondeur envoutante comme la courbe du sein d'une géante assoupie sur lequel, en cette saison, baignaient les lueurs cuivrées du soleil mourant.

Puis, il passerait devant le bâtiment D, avec sa gardienne sourde exposant aux passants les extravagances de son poste de télévision. Enfin, derrière, il atteindrait la porte du A, l'escalier et la maison.

Samir faisait toujours le chemin seul. Il n'avait pas vraiment d'amis, il n'aimait pas les jeux, les passions pour le foot ou pour les filles que développaient les autres. A 14 ans, il n'était que rêve et ennui, il trainait dans sa vie comme les jeunes du quartier traînaient dans la rue, sur les seuils d'immeubles, sur le parking du Mc Do ou dans le hall de la gare voisine

En atteignant l'entrée du bâtiment, il aperçut son frère accompagné de deux amis.

— Voilà le frangin qui rentre au bercail, lança Rachid. Bien travaillé, Fennec ?

— Ça va. Tranquille. J'ai des devoirs à faire.

— Tu te fatigues pour rien. L'école, c'est pas pour nous, on y apprend que des conneries qui ne servent à rien.

— Faut quand même faire les devoirs, sinon on est puni.

— De toute façon, on est puni. Tu verras, Samir, tu te planteras comme tout le monde ici.

— J'espère que non.

— Super ! T'as raison, mon frère, faut se défoncer, l'école de la république, la république des chômeurs, l'école des chômeurs t'attends !

Il éclata de rire, accompagné de ses acolytes. Puis il ajouta en direction de son frère.

« Préviens le père que je vais bouffer dehors. »

Samir haussa les épaules et entra dans l'immeuble. Dans le hall, il régnait une odeur envahissante de cuisine épicée. Il remarqua que de nouveaux tags avaient fait leur apparition, juste en dessous de la rangée de boîtes aux lettres dont l'avant-dernière, sur la rangée du bas, avait été fracturée. Cela faisait plus de six mois qu'il n'y avait plus de locataire dans cet appartement, depuis que madame Gréou était morte dans la plus parfaite indifférence. Un matin, le gardien avait fini par s'inquiéter, il avait découvert la dépouille puante. Les pompiers avaient refusé de venir, et c'était la mairie qui avait dépêché des agents pour la porter à la morgue. Depuis, rien n'avait changé, l'appartement avait été visité mais il n'y restait rien d'intéressant. Le facteur, par inadvertance, avait dû jeter une lettre dans cette boîte, aussitôt récupérée sans ménagement par un gamin du coin. À présent, la petite porte métallique, flottant au courant d'air, tordue au milieu, achevait l'ultime intimité de madame Gréou. Au sol, entre les dalles de lino usées à la corde trainait une enveloppe d'où dépassait le papier bleu d'un avis de notaire. Samir le ramassa et le mit dans sa poche. Puis il gravit l'escalier en courant, sonna à la porte et entra.

Un couloir sombre donnait sur la cuisine, à gauche, et sur la salle de bains, à droite. Il s'y arrêta pour jeter la lettre de madame Gréou dans la petite poubelle.

— Leila ! je suis rentré. T'es où ?

— Dans ma chambre avec Tarek.

Samir lâcha son sac et pénétra dans le séjour, seule pièce lumineuse de l'appartement HLM en raison du timide balcon qui la bordait. Le canapé en tissu bleu usé l'attendait. Samir fit un détour par la cuisine et ouvrit les placards.

— Y'a plus de gâteaux ?

— Non, il faut que j'aille faire des courses, répondit sa soeur. Si tu en veux, tu n'as qu'à aller en chercher.

Il y renonça. Il se vautra dans le sofa et alluma la télévision, rejoignant un moment les Simpson à Springfield.

Leila apparut. Elle tenait Tarek, son plus jeune frère, âgé de quatre ans, par la main.

« Samir, ne mets pas tes pieds sur le canapé ! Et range ton sac, si le père rentre, il va encore râler ».

Le jeune garçon se leva, ramassa son sac d'école et le porta dans la chambre. Un coup d'œil rapide suffisait à souligner le contraste entre cette pièce, minuscule, qu'il partageait avec Rachid, et celle de sa sœur, voisine, à peine plus vaste, et bien rangée, les peluches et les coussins disposés sur le lit, les jouets de Tarek sagement empilés dans un coffre ouvert. Samir savait que les filles n'aimaient pas le désordre. Il se souvint de sa mère, morte deux ans auparavant d'un cancer foudroyant. Avant, c'est elle qui exigeait de chacun l'effort minimal pour maintenir la maison en ordre, sans crier, sans gronder, tout en douceur. Désormais, Leila tentait de combler le vide, jonglant entre sa formation de coiffeuse et les tâches ménagères qu'elle assurait du mieux possible. Souvent, Samir l'aidait, en s'occupant de son petit frère, en passant le balai, ou en mettant le couvert.

Il revint s'installer devant la télévision.

— Tu n'as pas de devoirs ? demanda Leila

— Si, après les Simpsons.

— Oui, mais après, je dois préparer à manger, et toi tu devras t'occuper de Tarek.

Samir haussa les épaules et alla chercher ses livres et ses cahiers.

« Au fait, dit-il en passant, Rachid ne mange pas avec nous. »

Il commença à travailler tandis que Leila jouait avec Tarek. Elle l'aidait à construire des objets avec des cubes en plastique. Il tenta de se concentrer sur ses exercices mais le bruit de la télévision combiné aux jeux d'à côté l'empêchait de réfléchir.

La sonnette retentit. C'était le père qui rentrait. Il embrassa tout le monde, se débarrassa de ses affaires et enfila son survêtement et ses chaussons. Puis, sans se préoccuper des autres, il s'installa sur le canapé et changea de chaîne.

Les informations succédaient aux jeux et aux séries américaines. Leila laissa Tarek à ses amusements pour aller préparer le dîner. Livré à lui-même, l'enfant quitta le séjour pour aller dans sa chambre. Quelques instants plus tard, un bruit sourd se fit entendre, suivi des pleurs de Tarek.

« Fennec, va voir ce qu'il a, ordonna le père. »

Le jeune garçon se leva et se porta aux côtés de l'enfant.

— Je m'ai fait mal, dit-il en se frottant la tête

— Qu'est-ce qu'il y a ? cria Leila du fond de la cuisine

— Rien, il est allé chercher un truc dans le placard, et il a reçu la boîte avec tes bottes sur la tête. Il a une petite bosse.

— Je t'avais dit de le surveiller, répondit Leila

— Tu ne m'avais rien dit du tout, répondit Samir. Et puis je fais mes devoirs.

— Silence, hurla le père, je n'entends rien.

Le calme revint immédiatement dans l'appartement. Samir ramena Tarek dans le salon et joua avec lui.

La sonnette retentit de nouveau, et Rachid entra. Il portait une sacoche sous le bras. Au passage, il la jeta sur son lit.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le père.

— C'est à Ludo, dit Rachid. Un Ordinateur. Un copain en a acheté un neuf et lui a donné celui-là, mais il ne sait pas s'en servir.

— Il ne l'a pas volé ? Je me méfie de Ludo comme de tous ces lascars qui traînent avec Mostar.

— Non, il ne l'a pas volé.

— Alors pourquoi il te l'a donné ? Tu ne sais pas t'en servir, toi non plus !

— Non, mais j'ai dit que je le passerai à Samir, il essaiera. Il a des cours d'ordinateur au collège.

Le père se tourna vers sa télé. Rachid entra dans la cuisine pour embrasser sa sœur. À 16 ans, Leila était une véritable beauté, aux traits fins de princesse égyptienne, au port élégant. Ses grands yeux noisette égayaient un visage que ses longs cheveux de jais serrés vers l'arrière découvraient, tout en promettant l'émerveillement en cas de rupture de l'élastique. Sa silhouette moulée dans un jean faisait tourner les têtes, mais Leila n'était déjà plus une enfant. Brutalement, à l'heure où les corps s'éveillent et où les yeux se voilent pour les garçons, elle

avait été arrachée à l'insouciance de l'adolescence par la mort de sa mère et par les responsabilités qu'elle faisait soudainement peser sur ses jeunes épaules.

— Je croyais que tu ne mangeais pas ici ? chuchota-t-elle alors que Rachid posait un chaste baiser sur sa tempe.

— J'ai changé de plan. Il fallait que je ramène l'ordi. Et puis mon petit doigt m'a dit que tu nous préparais une merveille.

— Lasagnes. Il ne reste plus qu'à laisser mijoter.

— Miam ! répondit Rachid en levant les yeux au ciel.

– Ils sortirent ensemble de la cuisine. Le père avait éteint la télévision et s'était attablé. Il profitait d'être rentré tôt pour mettre de l'ordre dans ses papiers.

– Leila s'approcha du lecteur de CD situé sur l'étagère et l'alluma. En entendant la musique, Tarek délaissa ses cubes et se leva, puis se dandina. Leila se mit à rire, le prit par la main et dansa avec lui. En observant la scène, Rachid, debout contre la porte de la cuisine, commença à frapper dans ses mains. Samir avisa son père qui avait levé la tête et descendu ses lunettes sur son nez. Il souriait. Le jeune garçon accompagna alors son frère et applaudit en cadence.

– « Leila, arrête la musique un instant ! » ordonna le père.

– Alors que sa fille s'exécutait, il décrocha la guitare installée sur le mur, prit une chaise et s'installa. Il commença à gratter les cordes en ajustant le son.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Samir.

— J'accorde la guitare, répondit le père.

— Pourquoi ? Tu ne peux pas jouer de suite ?

— La musique, mon fils, c'est une invention de l'homme. Et pour que la musique puisse passer dans le cœur de chaque homme de la même façon, il faut que le son de chaque note soit identique, d'un instrument à l'autre. C'est comme ça que la musique nous parle. Les notes sont comme des mots, chaque mot a un sens, le même pour chacun. Alors, avant de jouer, on s'assure que la guitare ne va pas dire de bêtise en se trompant de mot. À présent, les enfants, vous pouvez danser.

– Il commença à jouer. Les notes tombaient comme une cascade au printemps, doucement mélancoliques, tendrement romantiques, avec une rythmique allègre propice à l'expression du rêve. Leila commença à danser, suivie par le jeune Tarek. Samir se joint à eux pendant que Rachid tapait dans ses mains. Au son de la guitare, Leila faisait onduler son corps, prolongeant le mouvement à ses bras, ses mains,

jusqu'au bout de ses doigts. A la manière d'une gitane, elle marchait, en rythme, effaçant l'être de chair devant l'image de volute qu'elle offrait au regard de ses pairs. Samir l'imita, se changeant lui aussi en fumée d'un instant, volant plus qu'il ne dansait, au gré des notes qui s'égrainaient. Rachid, un moment silencieux, les rejoint dans la danse. Sous les virtuosités du père, les quatre enfants s'offraient une pause dans leur morne existence et, à la façon des nappes de fumée qu'ils singeaient, accordaient à leurs âmes une place pour le rêve et l'harmonie.

La chanson s'arrêta et les enfants applaudirent.

— C'est une chanson de Tunisie ? demanda Samir

— C'est là-bas que je l'ai apprise, mon père me l'a enseignée. C'était la préférée de votre mère. Elle n'est pas Tunisienne, mais espagnole. Elle s'appelle Caprice Arabe.

— Elle est très belle, répondit Samir sous le charme. Tu me l'apprendras ?

— La guitare demande beaucoup de temps, beaucoup trop par rapport à ce que l'on dispose.

— Samir fut déçu. Mais il comprenait ce que le père disait. Il n'avait déjà pas le temps de faire ses devoirs pour l'école, comment pourrait-il en trouver pour jouer de cet instrument.

— « À table ! cria Leila, mettant fin à cet instant de grâce. »

Comme presque tous les soirs, le repas fut silencieux. Il était sur le point de se terminer lorsque le père s'adressa à Rachid.

— On a besoin d'un manoeuvre sur un chantier. Tu devrais venir.

— Je suis mécanicien, mécanicien auto. Je n'ai rien à faire sur un chantier.

— Ça t'éviterait d'être dans la rue.

— Je suis avec mes potes.

— Des gens comme ce Mostar, des voyous. Je ne t'ai pas élevé pour faire de toi un criminel. Ta mère aurait honte.

— Je ne suis pas un criminel, je cherche du boulot. Il y a un type de la cité qui bosse chez Midas, il a dit qu'il allait parler de moi. Tu sais, il n'y a que ça qui marche, le relationnel.

— Peut-être. C'est pour ça que je te propose un chantier, mais si tu as une autre piste, fais comme tu veux, le tout, c'est que tu trouves du travail.

— Je trouverai du taf, mais pas dans le bâtiment. Ça, c'est ton domaine, tu es maçon depuis tout jeune, peut-être même que tu as toujours voulu faire ça.

— Non ! dit le père avec dépit. J’ai commencé avec mon père, quand on est arrivé ici. Moi, je voulais être musicien, mais mon père m’a dit : « ce pays a besoin de maçons. Les musiciens sont des fainéants, ils en ont assez ici, ils n’ont pas besoin de prendre les Tunisiens. » Alors, j’ai appris à construire des maisons, et je continue.

Rachid plongeait le regard dans son assiette. Il ne souhaitait pas prolonger le débat sur ce sujet, il savait que cela se terminerait par d’interminables leçons de morale.

— Et ce Mostar, il fait quoi ? demanda le père.

— Des affaires, répondit Rachid.

— Du trafic, quoi !

Le père haussa les épaules. Il observait son fils aîné du coin de l’œil.

— C’est quand même un drôle de nom, ça, Mostar.

— C’est le nom de la ville d’où il vient, en Bosnie, expliqua Rachid.

— Bien sûr.

Entre Rachid et son père, il y avait plus qu’une incompréhension. Au-delà du conflit générationnel, il y avait une profonde divergence sur la philosophie de vie. Le jeune homme avait 17 ans, et il avait toujours été rebelle. Très tôt tiraillé entre les valeurs respectueuses de son père et le discours réactionnaire de la rue, il avait tenté, tant que possible, de concilier les deux. Mais plus le temps passait, plus il lui devenait difficile de se soustraire au magnétisme de la cité. Il mentait à son père, surtout par respect, mais il entretenait avec Mostar et ses lieutenants des rapports très étroits. Il travaillait pour lui et n’en avait aucun remords.

Après que Samir eut débarrassé la table et aidé Leïla à ranger la cuisine, il resta un peu avec le père, sur le canapé du salon. Mais le programme télévisé ne l’intéressait pas. Il partit se coucher, seul, dans la minuscule chambre.

Rachid était sorti. Il essaya de s’endormir mais il était trop tôt, il avait beau tourner autour de son oreiller, le sommeil le fuyait. Il pensait à sa mère, à son père, à sa vie, et se demandait à quoi elle pourrait bien ressembler, dans le futur. Il se sentait comme emprisonné, mais incapable du moindre désir d’évasion. Il était soumis à son environnement, le poids qu’il portait chaque jour sans lui trouver de nom l’avait condamné à l’acceptation, il n’y avait pas d’appel. Pour chasser ses idées sombres, il eut l’idée d’allumer cet ordinateur que son frère avait ramené.

C’était un portable de marque Toshiba, large, de couleur cuivre. Il dut débrancher sa lampe de chevet pour charger la batterie. Lorsqu’enfin l’appareil accepta de s’allumer, il laissa

échapper sur l'écran noir un chapelet de commandes incompréhensibles avant de s'immobiliser sur un message inquiétant : « Enter Password ».

Samir essaya de taper quelques mots de passe, à commencer par un espace vide, la marque de la machine et le mot «password » mais rien n'y faisait, l'ordinateur restait peu coopératif.

Il l'éteignit et se recoucha. Lorsque son frère rentra, tard dans la nuit, il ne dormait toujours pas.

— Alors, petit frère, dit Rachid, tu roules en pleins phares ?

— Je n'arrive pas à dormir, oui.

— Des soucis ?

— La pluie me fait peur.

— Elle est juste triste, pas dangereuse, on est étanche tu sais.

— Et puis je m'ennuie.

— Normal, t'as pas de copains. Ce n'est pas naturel, tu sais.

— Mouais, lâcha Samir, peut-être. Au fait, j'ai allumé l'ordi.

— Et alors ?

— Il y a un mot de passe, on ne peut pas s'en servir.

— Je sais, c'est pour ça que Ludo me l'a donné, on ne peut rien en faire. Il paraît que sur les vieux modèles, on pouvait enlever le mot passe en virant la pile qui est dedans, tu sais une pile plate, mais maintenant, oualou, c'est sécurisé.

— Et qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, alors ?

— J'en sais rien, garde-le, comme ça tu diras que tu as un ordi. Et puis, c'est toi l'intello de la famille, il n'y a que toi qui ailles au collège.

Rachid se tourna et éteignit sa lampe.

« Bonne nuit, Fennec, dit-il, si t'arrives pas à dormir, compte les ordis ».

Samir ne l'entendit pas. Rassuré par la présence de Rachid, il avait été happé par le sommeil.